gré tous les efforts que faisaient ses amis pour l'obliger à l'appliquer à ses propres besoins. Parmi les singularités de son caractère, il faut ranger un préjugé profondément enraciné contre le tabac, les perruques et les cheveux longs, qu'il ne cessa d'attaquer vertement en chaire, en leur attribuant tous les malheurs qui désolaient le pays. Eliot a beaucoup écrit; parmi ses principaux ouvrages, nous citerons : la *République chrétienne* (1660), traité dans lequel il professa des idées fort avancées pour l'époque, en ce qu'elles attaquaient violemment la monarchie; une *Grammaire indienne* (1664); les *Psaumes traduits en vers indiens* (1664); une *Harmonie des Evangiles*, en anglais (1678). Son œuvre la plus considérable est une traduction de la Bible en langue indienne; le Nouveau Testament fut publié pour la première fois en 1661, et l'Ancien Testament en 1663; tous deux ont eu de nombreuses éditions. Le mot le plus long de cette traduction est celui-ci : *Wutappesittukqussunnoohwehtunquoh*, qui signifie « S'agenouillant devant lui, » mot interminable qui a fait dire au vénérable Cotton Mother que les vocables de cette langue avaient dû continuellement s'accroître depuis la dispersion des peuples à Babel. — JARED, petit-fils du précédent, ministre évangélique, né le 7 novembre 1685, mort le 22 avril 1763, fut un prédicateur distingué, un savant botaniste et un bon agriculteur. Il introduisit le mûrier blanc dans l'Etat du Connecticut, et inventa un procédé pour extraire le fer des sables ferrugineux. Il était également considéré comme le plus habile médecin de la colonie de Plymouth, et l'on venait le consulter de tous les points de la Nouvelle-Angleterre, surtout dans les cas de folie ou d'affections chroniques.

ELIOT, famille anglaise dont quelques membres ont, depuis le XVIIe siècle, joué un certain rôle dans l'histoire de leur patrie. Nous ne citerons que les plus marquants d'entre eux : John ELIOT, né en 1590, mort en 1632. Il fut élu représentant de Cornwall au parlement et se plaça à la tête de l'opposition qui présenta en 1628 la fameuse pétition des droits, et fut, pour ce fait, emprisonné à la Tour de Londres. Traduit devant la cour de l'Echiquier, et condamné à une forte amende, il refusa obstinément de se soumettre à l'arrêt illégal qui le frappait et mourut dans sa prison (v. l'ouvrage de Forster intitulé : *John Eliot, a biography*, Londres, 1864). Un de ses descendants, Edouard ELIOT, membre du parlement pour Cornwall, fut élevé en 1784 à la pairie et reçut le titre de comte de Saint-Germain. — Son petit-fils, Edouard Granville, lord ELIOT, né en 1798, fut, comme beaucoup de ses ancêtres, élu, en 1824, représentant de Cornwall au parlement; il devint successivement lord de l'Echiquier, pendant le ministère de Wellington (1828-1830), puis sous-secrétaire d'Etat au ministère des affaires étrangères (1834), et reçut, l'année suivante, une mission en Espagne. Robert Peel le nomma, en 1841, lord secrétaire d'Irlande; mais il renonça à cet emploi pour devenir directeur général des postes. La mort de son père (1845) lui ouvrit à la même époque les portes de la chambre des lords. Après la chute du cabinet Peel (1846), il se rangea dans cette fraction des peelites qui se rapprochait du puséisme, vota en 1848 pour l'établissement de relations diplomatiques entre les cours de Rome et de Londres, et protesta, en 1851, contre le bill sur les titres. Son ami Aberdeen l'appela, en 1853, au poste de lord gouverneur de l'Irlande, qu'il dut quitter deux ans plus tard, à l'entrée de Peel au ministère. Depuis 1857, il est lord maître d'hôtel de la reine.

ELIOT (Samuel), littérateur américain, né en 1821 à Boston. Il commença ses études dans sa ville natale, et, à l'âge de dix-huit ans, vint les compléter en Europe. Il séjourna assez longtemps en Italie, à Rome principalement. Ce fut là qu'il entreprit d'écrire sa grande *Histoire critique de la liberté;* il n'en a encore publié que des fragments, mais chacun de ces fragments peut être regardé comme un ouvrage complet et isolé. Ils ont paru sous les titres suivants : *Passages tirés de l'histoire de la liberté* (1847), volume consacré aux réformateurs du moyen âge, aux Italiens principalement; la *Liberté de Rome* (Boston, 1849, 2 vol.), ouvrage réimprimé sous le titre de *Histoire de la liberté*, première partie; les *Anciens romans* (1853, 2 vol.); les *Premiers chrétiens* (1853, 2 vol. in-12).

ELIOT (Thomas), poëte anglais. V. ELYOT.

ELIOT (George), pseudonyme d'une femme de lettres anglaise contemporaine. V. EVANS (miss).

ELIOT, nom de divers personnages. V. ELLIOT et ELLIOTT.

ÉLIOU s. m. (é-liou). Eclair; étincelle. ‖ Vieux mot.

ELIOUN, divinité phénicienne dont le nom veut dire *Suprême*. Peut-être ce nom n'est-il qu'une modification de celui d'Adonis. Vraisemblablement même Elioun n'est qu'une localisation, qu'un type particulier d'Adonis, connu seulement dans le nord de la Phénicie; en effet, les deux légendes sont identiques : Elioun, comme Adonis, périt sous les dents d'une bête féroce, non loin de Byblos. (V. ADONIS.)

ELIPAND, archevêque schismatique de Tolède, mort en 799. Il était ami de Félix d'Urgel et embrassa les idées de ce dernier, ne voyant en Jésus-Christ que le fils adoptif de Dieu. Il donnait de son opinion d'assez bonnes raisons, si les raisons valaient quelque chose dans les questions de foi. « Jésus-Christ, disait Elipand, est en son humanité descendant de David, qui tirait son origine d'Adam, fils de Dieu et père commun de tous les hommes. Or il est impossible qu'un homme ait deux pères selon la nature; l'un est donc naturel et l'autre adoptif; l'adoption n'est autre chose que l'élection, la grâce, l'application par choix et par volonté, et l'Ecriture attribue tous ces caractères à Jésus-Christ. Suivant le témoignage de Jésus-Christ même, l'Ecriture nomme *dieux* ceux à qui la parole de Dieu est adressée; donc, comme Jésus-Christ participe à la nature humaine, il participe aussi à cette dénomination de la divinité. Le Christ est un médiateur, un avocat auprès du Père pour les pécheurs, ce qu'on ne doit point entendre du vrai Dieu, mais de l'homme dont il a emprunté la forme. » Elipand publia pour soutenir sa doctrine des ouvrages auxquels il fut vivement répondu, et fut condamné, ainsi que Félix d'Urgel, dans les conciles de Ciudad de Friuli (791) et dans celui de Ratisbonne (792). Félix se soumit aux décisions des conciles et du pape qui condamnaient sa doctrine; mais Elipand persista dans son erreur, écrivit contre son ancien ami, et fut même insensible à une lettre que Charlemagne lui écrivit pour l'amener à résipiscence.

ÉLIQUE adj. (é-li-ke). Philol. Se dit d'une variété du dialecte éolien : *Le dialecte* ÉLIQUE.

ÉLIRE v. a. ou tr. (é-li-re — du préf. *é*, et du lat. *legere*, cueillir. *J'élis, tu élis, il élit, nous élisons, vous élisez, ils élisent; j'élisais, nous élisions; j'élus, nous élûmes; j'élirai, nous élirons; j'élirais, nous élirions; élis, élisons, élisez; que j'élise, que nous élisions; que j'élusse, que nous élussions; élisant; élu, élue*). Choisir : *Nous t'*AVONS ÉLU *pour dire qui a raison de moi ou de ma fille.* (Mol.)

Le roi doit à son fils *élire* un gouverneur.
CORNEILLE.

Que l'on tire au billet ceux que l'on doit *élire*.
BOILEAU.

Quelque chemin que l'homme *élise*,
Il est à la merci du sort.
MALHERBE.

‖ Désigner, indiquer : ELIRE *le lieu de sa sépulture.*

— Choisir par voie de suffrage, parmi d'autres candidats : ELIRE *un député.* ELIRE *des conseillers municipaux.* ELIRE *un pape, un empereur. Chaque société de moines* ÉLUT *son supérieur.* (Volt.) *Il est nécessaire que le nombre de ceux qui* ÉLISENT *les députés des départements soit aussi grand qu'il est possible.* (Royer-Collard.) *La plus grande difficulté peut-être, en politique, c'est de faire* ÉLIRE *dignement au peuple ses représentants.* (Sismondi.) *Dans les Pays-Bas, les bourgeois se gouvernent eux-mêmes par des échevins à eux, lesquels* ÉLISENT *eux-mêmes un chef temporaire.* (Balz.) *C'est dans le Rœmer qu'on* ÉLISAIT *les empereurs; c'est dans cette place qu'on les proclamait.* (V. Hugo.)

— Jurispr. *Elire domicile*, Choisir et désigner son domicile légal : ELIRE DOMICILE *chez son notaire.* ‖ Par anal., dans le langage ordinaire, Choisir sa demeure habituelle, en parlant des hommes et des animaux : *Ces deux fauvettes ne s'écartaient pas beaucoup de la maison, et elles* ÉLISAIENT *leur* DOMICILE *de préférence sur la cime d'un grand sapin.* (G. Sand.)

Quel bruit confus! quels cris! Je crois qu'en cette ville
Le diable a pour jamais *élu son domicile*.
REGNARD.

— Théol. Prédestiner au salut : *Dieu* ÉLIT *et réprouve à son gré.*

— Techn. *Elire les osiers*, Séparer, dans la récolte des osiers, ceux qui sont destinés aux divers usages de l'industrie.

— **Syn. Élire, adopter, aimer mieux, choisir, opter, préférer, trier.** V. ADOPTER.

ELIS, ville de la Grèce ancienne, capitale de l'Elide, située au N.-O. de cette contrée, sur le Pénée; elle occupait une montagne appelée Belvédère par les Vénitiens, et Beauvoir par les Français; les Grecs modernes lui donnent le nom de *Kaloscopi* (belle vue). Patrie de Pyrrhon, fondateur de la secte des pyrrhoniens ou sceptiques, et de Phédon, chef de l'école dite d'Elis.

Cette école célèbre, si souvent citée dans l'antiquité, mais peu connue, a pour fondateur, comme nous venons de le dire, un des disciples immédiats de Socrate, Phédon, celui qui a mérité, par son dévouement constant à son maître, de donner son nom à l'une des œuvres les plus populaires de Platon.

Phédon d'Elis, réfugié dans sa ville natale après la mort de Socrate, y établit une modeste école de philosophie, où il paraît s'être attaché à reproduire les idées du maître, non sans céder à l'influence d'un de ses condisciples, l'illustre Euclide de Mégare.

Un certain Plistanos lui succède; après quoi, l'école se transporte à Erétrie et passe sous la direction de Ménédème. Les renseignements biographiques que nous possédons sur Ménédème et les traces qui nous sont parvenues de sa doctrine nous attestent également la profonde influence qu'eut sur son esprit l'école de Mégare, dont la sienne n'est proprement qu'un rameau détaché. Euclide, et surtout Stilpon, sont ses maîtres et ses inspirateurs. En métaphysique, il admet, comme eux, une fusion des idées éléatiques et de la morale de Socrate. Au lieu de l'unité absolue et abstraite, il conçoit l'unité identique à l'être, l'être identique au bien et le bien identique à la science ou sagesse (*sophia*). Cette théorie est d'Euclide, mais Cicéron nous dit que Ménédème l'expliqua avec plus d'éclat et d'une façon plus complète. En dialectique, la même notion d'unité le menait à des théories excessives : Ménédème et toute son école rejetaient tous les jugements autres que les proportions identiques, les tautologies, comme Dieu est Dieu, le bien est bien, etc.; rien ne peut être affirmé de rien, si ce n'est la chose elle-même : le sujet et l'attribut doivent se confondre; dans tous les autres cas, la proposition est hypothétique, et, d'après les erétriaques, sans valeur scientifique. Il ne faut pas s'étonner dès lors que cette école ait fini, comme l'école de Mégare elle-même, par de vaines subtilités et par une sophistique aussi ridicule qu'obscure.

ELIS DE BONS (Charles), poëte français, né à Falaise dans la deuxième moitié du XVIe siècle, mort en 1635. Il ne nous est connu que par un recueil de vers intitulé : *Œuvres diverses du sieur Elis de la ville de Falaise* (Rouen, 1628). Il se compose d'odes, de strophes, de sonnets dédiés à divers personnages et même au roi, à qui le rimeur adresse des éloges au sujet de la prise de La Rochelle et de la défaite des Anglais dans l'île de Ré. Plusieurs des odes d'Elis de Bons, dont les œuvres se ressentent des défauts et du mauvais goût de son temps, ne manquent point d'une certaine harmonie.

ÉLISA s. f. (é-li-za). Bot. Syn. de CALATHRIE, genre d'algues marines.

ELISA et quelquefois **ELISSA**, surnom de Didon. V. ELISSA.

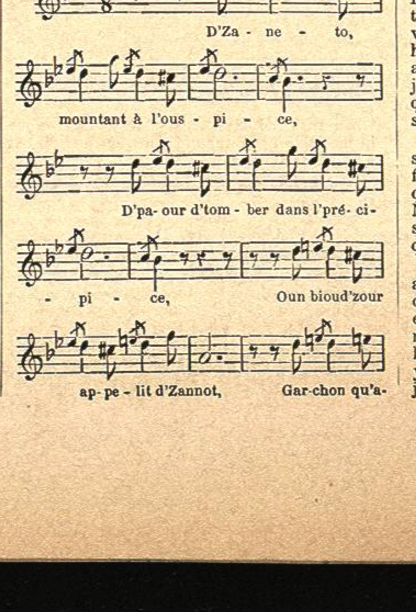
Élisa ou le Voyage au mont Saint-Bernard, comédie en deux actes, paroles de Reveroni Saint-Cyr, musique de Cherubini, représentée au théâtre Feydeau en décembre 1794. La scène se passe au milieu des glaciers et des orages, et c'est une avalanche qui vient en hâter le dénoûment. Elisa aime Florinde depuis sa jeunesse; la mort de son père lui permet de disposer de son cœur; elle quitte sa patrie pour retrouver son fiancé dont elle n'a point de nouvelles depuis longtemps.

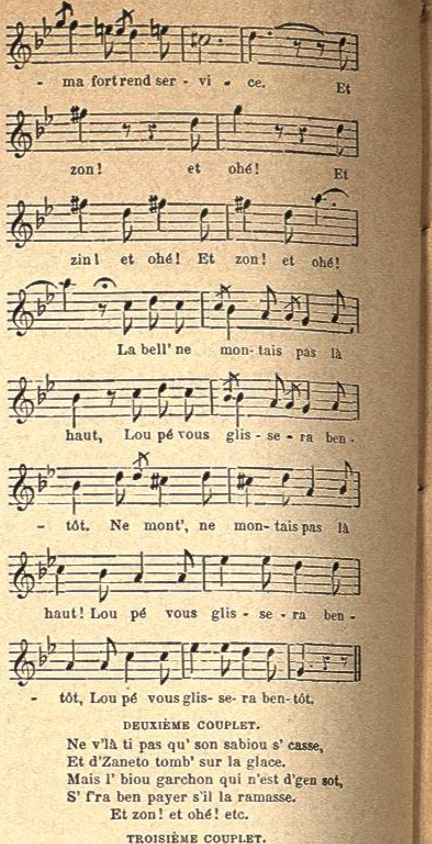
C'est au mont Saint-Bernard, au pied des glaciers, que la scène se passe. Au moment où Elisa vient d'arriver, Florinde, qui ignore son départ, reçoit une lettre dans laquelle un ami mal informé lui dépeint son amante infidèle et prête à en épouser un autre; désespéré de cette nouvelle, il cherche la mort à travers les précipices. Un orage, formé sur la crête de la montagne, facilite l'exécution de son projet, et le malheureux Florinde est entraîné par une avalanche au fond d'une crevasse où sa mort paraît inévitable; mais les habitants de la montagne, appelés par ses cris, parviennent à le sauver, et Florinde, rendu à la vie, retrouve Elisa et s'unit avec elle.

Tel est le fond de cette pièce où la vraisemblance est souvent sacrifiée au désir de produire de l'effet par des situations extraordinaires. Cherubini, sans paraître se préoccuper du tort considérable que d'aussi mauvais poëmes faisaient à sa musique, continuait toujours son œuvre, perfectionnant son style et revêtant des formes harmoniques les plus savantes et les plus distinguées des élucubrations banales ou extravagantes.

Du reste, on remarque dans cette comédie plusieurs scènes intéressantes. Quand il le voulait ou que la situation l'exigeait, Cherubini savait, aussi bien que tout autre compositeur, écrire une musique chantante et facile. Mais, tout facile que fût son chant, il n'était point vulgaire, et des modulations ou des notes incidentes, d'une saveur inattendue, décelaient toujours la plume d'un artiste respectueux pour son art. La charmante chanson savoyarde que nous donnons appuiera, nous n'en doutons pas, ce jugement.

1er COUPLET.





DEUXIÈME COUPLET.

Ne v'là ti pas qu' son sabiou s' casse,
Et d'Zaneto tomb' sur la glace.
Mais l' biou garchon qui n'est d'gen sot,
S' f'ra ben payer s'il la ramasse.
Et zon! et ohé! etc.

TROISIÈME COUPLET.

V'là que cette choute eut des souites.
All' ne po piou marchais si vite.
D'Zan la quitta sans sonnais mot.
Il avio ben dit : Pauvr' petite!
Et zon! et ohé! etc.

ÉLISABETH (sainte), cousine de la Vierge Marie, dit l'Evangile, et mère de Jean le Baptiste, née, selon toutes les probabilités, vers le milieu du dernier siècle avant l'ère chrétienne, à Jetta, près d'Hébron, ou à Hébron même, entre le désert de Judée et le désert d'Arabie, morte vers l'an 3 de notre ère.

Tout est légendaire dans la vie de sainte Elisabeth, comme presque tout l'est dans celle de son fils. Au temps d'Hérode, roi de Judée (l'an 7 av. l'ère chrétienne), il y avait, dit saint Luc (I, 5 à 8 et 11 à 15), un prêtre nommé Zacharie, qui avait une femme appelée Elisabeth, issue, comme lui, de la race d'Aaron. Ils étaient tous deux justes devant Dieu, observant d'une manière irrépréhensible tous les commandements du Seigneur. Ils n'avaient point d'enfants, parce qu'Elisabeth était stérile et qu'ils étaient tous deux avancés en âge. Or, un jour que Zacharie remplissait devant Dieu les fonctions du sacerdoce, un ange du Seigneur lui apparut, se tenant debout à la droite de l'autel des parfums. Zacharie, le voyant, fut troublé et saisi de frayeur. Mais l'ange lui dit : « Ne craignez point, Zacharie, car votre prière a été exaucée, et Elisabeth, votre femme, vous donnera un fils que vous appellerez Jean. Vous en serez dans la joie et dans le ravissement, et beaucoup de personnes se réjouiront de sa naissance, car il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira pas de vin, ni rien de ce qui peut enivrer, et il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. Il convertira un grand nombre des enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu, et il marchera devant lui avec l'esprit et la vertu d'Elie, pour ramener les cœurs des enfants aux sentiments de leurs pères et les incrédules à la sagesse des justes, afin de préparer au Seigneur un peuple parfait. »

Zacharie répondit à l'ange : « Comment pourrais-je croire qu'il en sera ainsi? car je suis vieux et ma femme avancée en âge. » L'ange repartit : « Je suis Gabriel, qui suis toujours présent devant Dieu; j'ai été envoyé pour vous parler et vous apporter cette heureuse nouvelle; et dans ce moment vous allez devenir muet et vous ne pourrez parler jusqu'au jour où ces choses arriveront, parce que vous n'avez point cru à mes paroles qui s'accompliront dans leur temps. »

Cependant le peuple qui était dehors faisant sa prière, tandis que l'on offrait les parfums, attendait Zacharie et s'étonnait de ce qu'il demeurait si longtemps dans le temple. Mais, étant sorti, il ne pouvait leur parler et s'expliquait à eux par signes; ils comprirent qu'il avait eu une vision dans le temple.

Dès que les jours de son ministère furent accomplis, il s'en alla dans sa maison. Peu de temps après, Elisabeth, sa femme, devint enceinte, et elle se tenait cachée durant cinq mois en disant : « C'est *une grâce insigne* que le Seigneur m'a faite, le jour où il a jeté les yeux sur moi pour me tirer de l'opprobre où j'étais devant les hommes. » Rappelons, entre parenthèse, pour expliquer les dernières paroles de sainte Elisabeth, que Dieu ayant promis à Abraham de faire naître de sa race le Sauveur qu'il devait envoyer au monde, la stérilité était un opprobre pour les femmes juives, qu'elle privait ainsi de l'espoir de voir sortir le Messie de leur famille.

Ici se place la célèbre visite de la Vierge à sa cousine, et nous devons encore laisser parler saint Luc (I, 39-66). Marie, ayant appris de l'ange Gabriel la grossesse de sa cousine Elisabeth, partit en toute hâte pour le pays des montagnes de Judée, et se rendit dans la ville d'Hébron, de la tribu de Juda, où demeurait Zacharie, et, étant entrée dans sa maison, elle salua Elisabeth. Aussitôt qu'Elisabeth entendit la voix de Marie, qui la saluait, son enfant tressaillit dans son sein, et Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit. Alors, élevant la voix, elle s'écria : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne vers moi; car, lorsque vous m'avez saluée, votre voix n'a pas plus tôt frappé mes oreilles, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein? Vous êtes bien heureuse d'avoir cru, parce que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur seront accomplies. »

Marie dit alors : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu, mon Sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante; aussi voilà que toutes les générations m'appelleront bienheureuse, parce qu'il a fait en moi de grandes choses, lui qui est tout-puissant et dont le nom est saint, et sa miséricorde se répand de race en race sur ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras, il a dissipé les desseins que les superbes formaient dans leurs cœurs. Il a renversé les puissants de leurs trônes, et il a élevé les humbles. Il a rempli de biens ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé les mains vides ceux qui étaient riches. Il a pris sous sa protection Israël, son serviteur, parce qu'il s'est souvenu de sa miséricorde, selon les promesses qu'il a faites à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour tous les siècles. » Et, après avoir passé environ trois mois avec Elisabeth, elle s'en retourna dans sa maison.

Le temps des couches d'Elisabeth étant arrivé, elle mit au monde un fils. Ses voisins et ses parents, ayant appris que le Seigneur avait signalé sa miséricorde à son égard, s'en réjouissaient avec elle; et, étant venus le huitième jour circoncire l'enfant, ils voulaient le nommer Zacharie, du nom de son père; mais sa mère, prenant la parole, leur dit : « Non, mais il s'appellera Jean. » Ils lui répondirent : « Il n'y a personne dans votre famille qui porte ce nom. » En même temps ils firent signe au père de l'enfant de faire connaître quel nom il voulait lui donner. Celui-ci, ayant demandé des tablettes, écrivit dessus : « Jean est son nom. » Et tout le monde fut rempli d'étonnement. Au même instant, la bouche de Zacharie s'ouvrit, sa langue se délia, et ses premières paroles bénirent Dieu. Tous ceux du voisinage furent saisis de crainte, et le bruit de ces merveilles se répandit dans tout le pays des montagnes de Judée. Tous ceux qui en entendirent parler les conservaient dans leur cœur, et ils disaient entre eux : « Que pensez-vous que sera cet enfant? car la main du Seigneur a paru sur lui. »

Jean le Baptiste avait deux ans lorsque, d'après saint Pierre d'Alexandrie et aussi d'après la croyance des Orientaux, la persécution d'Hérode obligea Elisabeth à fuir et à cacher loin du massacreur des innocents celui que Dieu lui avait si miraculeusement envoyé et que son père, dit saint Luc, appelait déjà « le prophète du Très-Haut; » car il devait marcher devant le Seigneur pour lui préparer les voies.... La mère et l'enfant prirent le chemin du désert de la Judée. C'est là, dit la légende, dans une caverne, qu'elle mourut, et que Jean-Baptiste continua de vivre pour s'y préparer, par le jeûne et la méditation, à son rôle de prophète, d'agitateur, de révolutionnaire.

ÉLISABETH DE SCHNAUGE (sainte), hagiographe allemande, dont l'Eglise catholique célèbre la fête le 18 juin, née en Allemagne en 1138, morte en 1165. Elle était abbesse d'un monastère de bénédictines dans le diocèse de Trèves. Le cerveau affaibli par les jeûnes, par les macérations, par la solitude et le silence du cloître, elle eut, comme sainte Gertrude, comme sainte Thérèse, des extases, des visions; elle crut que Dieu s'était mis en communication avec elle et dicta à son frère Egbert ce qu'elle prétendait lui être révélé. Ces *Révélations* forment trois livres, qui ont été publiés à Paris avec les visions de sainte Brigitte (1513, in-fol.). L'auteur y a introduit, d'après la sainte, le fameux martyre des *onze mille vierges*, fait contesté par de pieux auteurs ecclésiastiques, mais que sainte Elisabeth atteste lui avoir été révélé par sainte Vérenne, dont un ange avait apporté le corps à Schnauge en 1156. On a encore un autre ouvrage de cet auteur mystique; il a pour titre : *Origine du nom des onze mille vierges.*

ÉLISABETH DE HONGRIE (sainte), landgravine de Thuringe, née en 1207, morte le 19 novembre 1231, à Marbourg, petit village d'Allemagne. Elisabeth était fille d'André II, roi de Hongrie, et de Gertrude. « Tout enfant, dit un de ses historiens, le P. Ribadeneira, elle était déjà un modèle de charité et de dévotion... Dès l'âge de cinq ans, elle prenait un si grand plaisir à aller à la messe et y priait si attentivement, que l'on avait de la peine à la retirer de l'oraison. Elle entrait souvent dans un oratoire qui était en la maison de son père et se tenait les genoux nus contre terre. » Cette piété ne fit que grandir, et tandis que sa jeunesse, sa beauté, son rang élevé l'appelaient à vivre au milieu des honneurs, des joies, des éblouissements d'une cour, elle devint de plus en plus modeste, humble, humble jusqu'à l'abnégation, jusqu'au sacrifice, et détachée des choses de ce monde jusqu'à tomber dans l'abjection, jusqu'à encourir le mépris. En vérité, elle fut bien une sainte!

Constatons, pour sauver sa mémoire et ne pas la placer au rang d'un bienheureux Labre, que sa charité était aussi ardente que sa piété. « Il y avait, dit son panégyriste, un hôpital près de son palais, où elle recevoit les pèlerins, soignoit les malades et nourrissoit les enfants orphelins, ou nés de parents pauvres; elle donnoit tous les jours à dîner à neuf cents pauvres, sans les autres qu'elle entretenoit par tout le pays, lesquels l'appeloient mère et bienfaitrice des nécessiteux, et la suivoient, non sans raison; car elle ne les secouroit pas seulement de ses biens, mais elle ôtoit jusqu'à la coiffe de sa tête pour couvrir celle des pauvres, et les servoit de ses propres mains. Une fois elle embrassa la tête d'un malade si infect, que personne n'en pouvoit approcher; elle lui coupa les cheveux et lui lava la tête, comme si c'eût été son propre enfant. » Ses parents ayant vivement insisté, quand elle eut grandi, pour qu'elle se mariât, elle y consentit, non pas pour satisfaire ses sens, mais pour ne pas résister aux désirs de son père, et pour avoir des enfants qu'elle élèverait au service de Dieu. Elle fut donc mariée au landgrave de Thuringe, et elle employa la plus grande partie de la munificence royale aux choses de Dieu, faisant beaucoup de bonnes œuvres et instruisant les ignorants...

Durant la nuit, continue l'historien légendaire, elle se levait souvent pour prier, et son mari était forcé de la conjurer de s'épargner elle-même et de prendre un peu de repos... Et, afin que ses prières fussent un sacrifice agréable à Dieu, elle les accompagnait toujours de larmes abondantes, qu'elle répandait d'ailleurs sans que sa figure en conservât de traces; car elle montrait toujours un air gai et joyeux. Quand son mari était absent, elle donnait toutes ses nuits à l'Epoux céleste. Souvent même elle se faisait fouetter avec force par les mains de ses servantes, afin d'éteindre les appétits désordonnés de la chair...

Les traits de son infatigable charité cités par la légende sont trop nombreux pour être racontés ici. Elle filait de la laine avec ses femmes et en faisait faire des vêtements pour les pauvres; elle nourrissait les affamés et souvent vendait ses parures pour faire l'aumône. Elle fit construire, au pied de son château, une maison extrêmement vaste où une multitude de malades étaient soignés, et chaque jour elle descendait pour leur donner ses soins et les exhorter à la patience. On dit qu'un jour, rencontrée par son époux comme elle portait des aliments aux pauvres, celui-ci lui demanda ce qu'elle tenait caché dans son tablier : « Ce sont des roses que je viens de cueillir, » répondit la sainte tremblante. Elle ouvrit son tablier, et son mensonge devint miraculeusement la réalité; le tablier se trouvait plein de roses. Jacques de Voragine ne mentionne pas ce miracle, raconté par les légendes allemandes. D'autres hagiographes l'attribuent à tort à sainte Elisabeth, reine de Portugal.

Le duc de Thuringe, son mari, étant mort en Sicile (1227) après une croisade en terre sainte, Elisabeth se vit dépouiller de la régence, que son rang et les dernières volontés de son époux lui assuraient; on alla plus loin encore : on lui ôta l'administration de ses biens et des biens de ses enfants, comme incapable de les gérer. Cette mère des pauvres, en effet, avait employé, et sa dot, et sa vaisselle, et ses pierreries à nourrir ceux qui n'avaient pas de pain, à fournir un asile à ceux qui ne savaient où reposer leur tête, à donner des langes aux nouveau-nés et des linceuls aux morts.

Elle se vit réduite, elle, l'épouse d'un duc, d'un landgrave, la fille d'un roi, à coucher, la nuit, dans une étable, et le jour à mendier son pain de porte en porte. « Elle tomba dans un tel mépris, dit Ribadeneira, qu'allant un jour dans une rue étroite et boueuse et ayant rencontré en un mauvais pas une vieille à laquelle elle avoit fait du bien, cette femme, au lieu de lui céder, la poussa et la fit choir honteusement dans la fange. Sainte Elisabeth reconnut bien que c'étoit une tentation diabolique pour éprouver sa patience, et, en se relevant, elle ne fit qu'en rire; car, quoi qu'elle souffrît, elle désiroit toujours d'endurer davantage, et de se voir de plus en plus abattue et méprisée. » — « Qui pourroit, ajoute l'écrivain, raconter les autres travaux, les mauvais traitements, les moqueries et les persécutions que cette sainte princesse endura, et la patience, la constance et l'allégresse avec lesquelles elle les supportoit? »

Tirée de cet état d'humiliation, elle prit l'habit du tiers ordre et devint supérieure « d'un hôpital, fondé sur ses deniers, et où elle vécut jusqu'au dernier jour de sa vie, advenu le 19 novembre 1231, à servir les pauvres et à soigner les malades de ses propres mains. »

Le côté merveilleux, légendaire, tient beaucoup de place dans la vie de sainte Elisabeth, et le chapitre où sont racontés les miracles opérés en sa faveur est fort long. En voici l'énumération abrégée, d'après l'auteur déjà cité par nous : « Elle avoit de grandes révélations et obtenoit de Notre-Seigneur, par ses prières, des dons et des miséricordes signalés, tant pour elle que pour autrui. Apercevant un jeune homme fort désolé, elle lui demanda si elle prieroit pour lui. Ce garçon le voulut bien; elle se mit en oraison et l'avertit d'en faire autant de son côté. Mais le garçon, voyant qu'elle continuoit sa prière, lui dit : « Cessez, madame, cessez! » elle ne laissa pas de poursuivre avec ferveur. Lors le garçon s'écria : « Cessez, madame, je brûle! » se tordant les bras et faisant les grimaces d'un fou. On s'approcha de lui, et ses habits furent trouvés si chauds du feu qui sortoit de son corps, que l'on n'y osoit toucher. Cela le fit changer de vie, et, quittant ses débauches, il devint tout autre par les prières de sainte Elisabeth. »

Lors de son trépas, « on entendit gazouiller de petits oiseaux sur la chambre où elle décéda et où étoit son corps, lequel demeura aussi flexible que quand il étoit en vie; il jetoit une douce odeur, qui réjouissoit toute l'assistance. On le garda quatre jours sans l'enterrer, à cause de la multitude du peuple qui le vint voir des lieux circonvoisins, pour en emporter quelques reliques. »

« Sainte Elisabeth, écrit le biographe que nous avons cité, fut enterrée en un village d'Allemagne, nommé Marbourg, où Notre-Seigneur manifesta sa gloire en faisant plusieurs beaux miracles par son invocation, éclairant les aveugles, rendant l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, l'usage des jambes aux boiteux, la santé aux lépreux et aux infirmes de diverses maladies, et la vie aux morts; car seize morts furent ressuscités par ses prières. A cause desquels miracles et de sa très-sainte vie, le pape Grégoire IX étant à Pérouse, quatre ans après qu'elle fut décédée, la canonisa et l'inscrivit au nombre des saints. Entre les autres merveilles que Dieu opéra pour honorer sainte Elisabeth, on rapporte qu'il sortoit de son corps une liqueur comme de l'huile qui guérissoit les malades qui s'en frottoient. »

La vie de cette sainte a été premièrement écrite par Théodoric de Thuringe, dominicain, qui l'a recueillie des mémoires de maître Conrad, son confesseur; depuis, Jacques Montaut l'écrivit aussi; Surius la rapporte en son VIe tome; Vincent de Beauvais en fait mention, ainsi que saint Antonin, archevêque de Florence, le *Martyrologe romain*, le cardinal Baronius, en ses *Annotations*, et le docteur Molan, aux *Additions au martyrologe* d'Usuard.

La *Chronique des frères mineurs*, composée par Marc de Lisbonne, assure que sainte Elisabeth prit l'habit de pénitence du tiers ordre de Saint-François, ce qui est confirmé par tous les autres historiens du même ordre.

Nous ne voudrions diminuer en rien la réputation de sainte Elisabeth; mais, puisque nous avons eu déjà recours à la légende, consultons-la encore. « Je regarde comme un vil fumier tous les biens temporels, disait Elisabeth, et je ne m'inquiète même plus de mes enfants; je ne veux plus rien aimer que Dieu. »

Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe (HISTOIRE DE SAINTE), par M. de Montalembert (1836, in-8°; 8e édit., 1858). A quelque point de vue qu'on se place pour juger cet ouvrage, il faut reconnaître que c'est l'œuvre d'un bénédictin. Dans une longue introduction, l'auteur raconte comment l'idée lui est venue d'écrire l'histoire de sainte Elisabeth. « Le 19 novembre 1833, dit-il, un voyageur arriva à Marbourg, ville de la Hesse électorale, située sur les bords charmants de la Lahn; il s'y arrêta pour étudier l'église gothique qu'elle renferme, célèbre à la fois par sa pure et parfaite beauté, et parce qu'elle fut la première de l'Allemagne où l'ogive triompha du plein-cintre dans la grande rénovation de l'art au XIIIe siècle. Cette basilique porte le nom de Sainte-Elisabeth, et il se trouva que ce jour-là était le jour même de sa fête. Dans l'église, aujourd'hui luthérienne, comme toute cette contrée, on ne voyait aucune marque de solennité; seulement, en l'honneur de ce jour et contre l'habitude protestante, elle était ouverte, et de petits enfants y jouaient en sautant sur des tombes. L'étranger parcourut ses vastes nefs désertes et dévastées, mais encore jeunes d'élégance et de légèreté. Il vit, adossée à un pilier, la statue d'une jeune femme en habits de veuve, au visage doux et résigné, tenant d'une main le modèle d'une église, et de l'autre faisant l'aumône à un malheureux estropié. Plus loin, sur des autels nus et dont nulle main sacerdotale ne vient jamais essuyer la poussière, il examina curieusement d'anciennes peintures sur bois à demi effacées, des sculptures en relief mutilées, mais, les unes comme les autres, profondément empreintes du charme naïf et tendre de l'art chrétien. Il y distingua une jeune femme effrayée, qui faisait voir à un guerrier couronné son manteau rempli de roses; plus loin, ce même guerrier, découvrant avec violence son lit, y trouvait le Christ couché sur la croix; plus loin encore, tous deux s'arrachaient avec une grande douleur des bras l'un de l'autre; puis on voyait la jeune femme, plus belle que dans tous les autres sujets, étendue sur son lit de mort, au milieu de prêtres et de religieuses qui pleuraient; en dernier lieu, des évêques déterraient un cercueil, sur lequel un empereur déposait sa couronne. On dit au voyageur que c'étaient là des traits de la vie de sainte Elisabeth, souveraine de ce pays, morte, il y avait six siècles à pareil jour, dans cette même ville de Marbourg, et enterrée dans cette même église. Au fond d'une obscure sacristie, on lui montra la châsse d'argent couverte de sculptures qui avait renfermé les reliques de la bienheureuse jusqu'au moment où l'un de ses descendants, devenu protestant, les en avait arrachées et jetées au vent. Sous le baldaquin de pierre qui couvrait autrefois cette châsse, il vit que chaque marche était profondément creusée, et on lui dit que c'était là la trace des pèlerins innombrables qui étaient venus s'y agenouiller autrefois, mais qui, depuis trois siècles, n'y venaient plus. Il sut qu'il y avait bien dans cette ville quelques fidèles et un prêtre catholique, mais ni messe ni souvenirs quelconques pour la sainte, dont c'était ce jour-là même l'anniversaire. La foi, qui avait laissé son empreinte profonde sur la froide pierre, n'en avait laissé aucune dans les cœurs.

« L'étranger baisa cette pierre creusée par les générations fidèles et reprit sa course solitaire; mais un doux et triste souvenir de cette sainte délaissée, dont il était venu, pèlerin involontaire, célébrer la fête oubliée, ne le quitta plus. Il entreprit d'étudier sa vie; il fouilla tour à tour dans ces riches dépôts d'antique science que la docte Allemagne offre en si grand nombre (ces recherches ont été depuis complétées par d'autres dans diverses bibliothèques de Flandre et d'Italie, surtout dans la Vaticane et la Laurentienne). Séduit et charmé chaque jour davantage par ce qu'il y apprenait sur elle, cette pensée devint peu à peu l'étoile directrice de sa marche. Après avoir épuisé les livres et les chroniques, et consulté les manuscrits les plus négligés, il voulut, comme l'avait fait le premier des anciens historiens de la sainte, interroger les lieux et les traditions populaires. Il alla donc de ville en ville, de château en château, d'église en église, chercher partout les traces de celle qui a été de tout temps nommée dans l'Allemagne catholique la *chère sainte Elisabeth.* Il essaya en vain de visiter son berceau à Presbourg, dans la lointaine Hongrie; mais du moins il put séjourner dans ce célèbre château de Wartbourg où elle vint tout enfant, où elle vécut jeune fille et où elle fut mariée avec un époux tendre et pieux comme elle; il put gravir les rudes sentiers par où elle allait distribuer aux pauvres, ses plus chers amis, d'inépuisables aumônes. Il la suivit à Creuzbourg, où elle fut mère pour la première fois; au monastère de Reinhartsbrünn, où il lui fallut quitter à vingt ans son bien-aimé, qui allait mourir pour le tombeau du Christ; à Bamberg, où elle trouva un asile contre de cruelles persécutions; sur la sainte montagne d'Andechs, berceau de sa famille, où elle apporta en offrande sa robe de noces, lorsque, d'épouse tendrement chérie, elle fut devenue veuve errante et exilée. A Erfurt, il approcha de ses lèvres le pauvre verre qu'elle a laissé en souvenir d'elle à d'humbles religieuses. Enfin, à Marbourg, où elle consacra les derniers jours de sa vie à des œuvres d'une héroïque charité, et où elle mourut à vingt-quatre ans, il revint prier sur sa tombe profanée et recueillir péniblement quelques souvenirs de la bouche d'un peuple qui a renié avec la foi de ses pères le culte de sa bienfaitrice.

« Ce sont les fruits de ces longues recherches, de ces pieux pèlerinages, que renferme ce livre. »

Il nous a paru intéressant de reproduire cette page de l'introduction, parce qu'elle exprime bien les idées de l'auteur, voué tout entier au culte du passé, rebelle dès lors à toutes les manifestations et à tous les progrès de l'esprit humain. « Mourir pour le tombeau du Christ, » M. de Montalembert ne conçoit pas d'autre idéal; celui-là, selon lui, doit suffire aux hommes. D'autre part, cet écrivain nous paraît se méprendre sur la valeur des mots, lorsque, « allant de ville en ville, de château en château, d'église en église, » il s'imagine avoir interrogé « les traditions populaires. » Quant au sentiment mystique qui a dicté cet ouvrage, nous n'en dirons rien, estimant que chacun a le droit de l'adopter ou de le rejeter, selon sa croyance ou la disposition particulière de son esprit.

Nous allons analyser maintenant l'*Histoire de sainte Elisabeth.*

En ce temps-là, la Hongrie était gouvernée par le roi André II, « dont le règne était aussi agréable à Dieu qu'à ses peuples. » (M. de

Montalembert en est-il bien convaincu?) Il avait pris pour épouse Gertrude de Méranie ou d'Andechs, de la maison la plus illustre de l'empire à cette époque. Elle descendait en droite ligne de Charlemagne et possédait les plus belles provinces du midi de l'Allemagne. Une de ses sœurs, Hedwige, depuis canonisée, était duchesse de Silésie et de Pologne, et une autre, Agnès, fut l'épouse, célèbre par sa beauté et ses malheurs, de Philippe-Auguste, roi de France.

Or il arriva, en l'an 1206, que le duc Hermann, se trouvant à son château de Wartbourg, au-dessus de la ville d'Eisenach, réunit à sa cour six des poëtes les plus renommés de l'Allemagne, dont cinq étaient chevaliers gentilshommes, tandis que le sixième, Henri d'Ofterdingen, tenait ses titres de noblesse de son seul mérite. Une rivalité violente s'étant déclarée entre eux, ils convinrent, pour vider leur différend, de se livrer un combat public en présence du duc et de sa cour, et avec l'assistance du bourreau, qui devait, séance tenante, pendre celui dont les chants seraient reconnus inférieurs à ceux de ses rivaux, montrant ainsi que la gloire et la vie étaient, à leurs yeux, inséparables. Ces chants, recueillis par l'auditoire, se sont conservés jusqu'à nos jours sous le titre de la *Guerre de la Wartbourg*, et forment un des monuments les plus curieux de la littérature germanique.

Mais l'auditoire ne pouvant décider du mérite des ménestrels rivaux, il fut convenu que le poëte roturier irait chercher en Transylvanie le célèbre Klingsohr, tellement expert dans les sept arts libéraux, et surtout en astronomie et en nécromancie, que les esprits mêmes étaient obligés, paraît-il, d'obéir à sa science, et que le roi de Hongrie lui faisait une pension de 3,000 marcs d'argent pour prix de ses services. Un délai d'un an fut accordé à Henri pour faire ce voyage; et, au jour marqué, il se trouva avec le grand savant aux portes d'Eisenach. Une tradition populaire, mentionnée par les historiens, veut que, le délai étant expiré, moins un jour, avant qu'ils pussent partir de Transylvanie, Klingsohr se fit transporter avec son client, en une seule nuit, jusqu'à Eisenach, dans la cour du meilleur aubergiste. Henri, en s'éveillant, entendit les cloches de Saint-Georges qui sonnaient matines, et reconnut leur son; aussitôt il se leva, et, ayant regardé autour de lui, il se vit à Eisenach, ce dont il remercia Dieu sur-le-champ (v. surtout *Vita rhythmica*). Le soir même de son arrivée, Klingsohr, étant descendu dans le jardin de son hôte, se vit entouré de plusieurs seigneurs de la Hesse et de la Thuringe, ainsi que de beaucoup d'honnêtes bourgeois de la ville, qui buvaient là de grands pots de bière. Ces braves gens lui demandèrent de leur apprendre quelque chose de nouveau; sur quoi, il se leva, et, après avoir contemplé les astres avec attention, il dit aux bourgeois ces paroles : « Je vous apprendrai quelque chose de nouveau et de joyeux aussi : je vois une belle étoile qui se lève en Hongrie et qui rayonne de là à Marbourg, et de Marbourg dans le monde entier. Sachez que cette nuit même il est né à monseigneur le roi de Hongrie une fille qui sera nommée Elisabeth, qui sera donnée en mariage au fils du prince d'ici, qui sera sainte, et dont la sainteté réjouira et consolera toute la chrétienté. »

Telle est la légende de sainte Elisabeth, racontée, sous forme d'histoire, par M. le comte de Montalembert. Arrivé à cet endroit de son récit, l'auteur a eu un scrupule qu'il expose dans la note suivante : « Il serait superflu, dit-il, de déclarer ici que nous nous inclinons devant la proscription prononcée par l'Eglise, notamment dans l'admirable bulle de Sixte-Quint, *Cœli et terræ creator Deus*, contre tout ce qui touche à l'astrologie; mais nous n'avons pas dû passer sous silence une tradition invétérée, et qui est reproduite par tous les écrivains. » Cette curieuse note a été l'objet, en son temps, des railleries de la presse libérale et voltairienne.

Or, en l'an 1207, au jour et à l'heure annoncés par Klingsohr à Eisenach, la reine Gertrude accoucha d'une fille, qui reçut sur les fonts baptismaux le nom d'*Elisabeth*, en hongrois *Erzsebèt* ou *Erzsi*, nom qui, selon l'étymologie hébraïque, signifie *pleine* ou *rassasiée de Dieu;* c'est du moins le sens adopté par le pape Grégoire IX dans la bulle de canonisation. Quant au lieu de la naissance de sainte Elisabeth, tous les historiens allemands sont d'accord pour le placer à Presbourg; mais Pelbartus, de Temeswar, prédicateur hongrois du XVe siècle, dans son discours *De laudibus sanctæ Elisabethæ*, dit expressément que ce fut à Saros-Patak. « Lorsqu'elle put parler, dit M. de Montalembert, ce ne fut longtemps que pour réciter des oraisons... A l'âge de trois ans, elle exprimait sa compassion pour les pauvres et s'efforçait de subvenir à leur misère par des dons. Toute sa vie était ainsi déjà en germe dans cette vie du berceau, dont le premier acte était une aumône et la première parole une prière. » L'auteur ajoute ensuite : « A peine eut-elle vu le jour, que les guerres où était engagée la Hongrie cessèrent; les dissensions intérieures même se calmèrent. Cette tranquillité passa bientôt de la vie publique à la vie privée; les violations de la loi de Dieu, les excès, les blasphèmes devinrent moins fréquents, et le roi André vit se combler tous les désirs que pouvait former un roi chrétien. »

A part la différence du sexe, cette histoire repose, comme on le voit, sur la théorie des hommes providentiels, remise en honneur, il y a quelques années, par l'historien de Jules César. Ce qui nous surprend le plus, c'est que l'Eglise catholique ait fait sienne la prédiction de Klingsohr, qui, en sa qualité d'astrologue et de nécromancien, devait avoir quelque accointance avec le diable; car, il convient de ne pas l'oublier, la légende de sainte Elisabeth n'a pas d'autre origine. Quant aux divers épisodes de la vie de cette sainte, le lecteur les connaît déjà par l'extrait que nous avons reproduit plus haut. Mais il faut lire dans l'ouvrage de M. de Montalembert : *Comment la chère sainte Elisabeth, étant âgée de vingt-quatre ans, fut conviée aux noces éternelles* (ch. XXIX). Une nuit qu'elle était couchée, partagée entre le sommeil et la prière, le Christ lui apparut au milieu d'une lumière délicieuse et lui dit d'une voix très-douce : « Viens, Elisabeth, ma fiancée, ma tendre amie, ma bien-aimée, viens avec moi dans le tabernacle que je t'ai préparé de toute éternité; c'est moi-même qui t'y conduirai. » Elle mourut ainsi, dans la nuit du 19 novembre de l'année 1231.

Com li ruissiaux de la fontaine
Les larmes viennent; c'est la fin
Dou cuer loiaul, et pur et fier.

RUTEBEUF.

On lui a laissé, dit son historien, « même dans les pays qui ont oublié ou renié sa gloire, un hommage peut-être le plus doux et le plus aimable de tous ceux qu'elle a jamais reçus; on a laissé à une petite fleur, tout humble et modeste comme elle, le nom de *fleurette d'Elisabeth :* elle ferme son calice le soir, lorsque la lumière du soleil disparaît, comme Elisabeth savait fermer son âme à tout ce qui n'était pas un rayon de la grâce et de la lumière d'en haut. »

Cette légende était bien faite pour inspirer un écrivain catholique, et M. de Montalembert a su en rendre la lecture très-attachante, même pour ceux qui ne partagent point sa croyance. Elle a été, du reste, son principal titre littéraire au fauteuil académique.

Elisabeth de Hongrie. Iconogr. La duchesse de Thuringe est, comme nous l'avons dit à l'article biographique, enterrée dans l'église de Marbourg; son tombeau est orné d'une statue qui la représente couchée et de diverses figures de saints et de saintes au milieu desquels est le Christ tenant l'âme d'Elisabeth sous la forme d'une petite figure. A Bruges, sur la porte d'un couvent de femmes, se trouve une statue de sainte Elisabeth, d'une date incertaine. Une statuette de bois, qu'on croit avoir été sculptée par Albert Dürer, a été publiée par du Sommerard (*Album des arts*, pl. 27 de la Ve série). Hans Holbein le père a représenté *Sainte Elisabeth soignant les infirmes*, dans un tableau qui est au musée de Munich : la reine verse à boire à un vieillard accroupi dont le genou est bandé; d'autres malheureux expriment par leurs gestes leur admiration et leur reconnaissance; dans le fond de la composition, on voit des édifices gothiques et des arbres. Nous décrivons ci-après un chef-d'œuvre de Murillo, *Sainte Elisabeth soignant les teigneux*, qui appartient à l'Académie des beaux-arts de Madrid. R. Sadeler a gravé, d'après Martin Kager, *Sainte Elisabeth lavant les pieds des pauvres :* la sainte, agenouillée, tenant le pied d'un vieillard, se retourne vers une de ses suivantes qui lui présente du linge; une autre suivante tient une aiguière; plusieurs mendiants et infirmes sont rangés sur la droite de la composition. J. Barbé a gravé, d'après P. de Jode, une sainte Elisabeth debout dans un paysage et faisant l'aumône : cette figure est entourée de onze petites compositions représentant les principaux faits de la vie de la sainte. Sur le volet d'un triptyque de Wohlgemuth, qui est au musée du Belvédère, à Vienne, on voit sainte Elisabeth donnant l'aumône à un pauvre; nous citerons encore sur le même sujet diverses gravures de J. de Gheyn (d'après B. Spranger), Mat. Borrekens, P. Gallays, J. Messager, Michel van Lochom; l'estampe de ce dernier porte le titre suivant : *S. Elisabeth, vidua Hungariæ regis, tertii ordinis patrona* (sainte Elisabeth, veuve du roi de Hongrie, patronne du tiers ordre). En cette dernière qualité, sainte Elisabeth veuve est ordinairement représentée en costume de religieuse franciscaine. C'est ainsi qu'elle est vêtue dans une gravure de J. Mariette, qui nous la montre agenouillée, regardant le ciel où lui apparaît une croix et ayant près d'elle, à terre, un livre et trois couronnes. Un autre graveur, Mathias Greuter, l'a représentée dans le même costume, à genoux devant un autel; des anges lui apportent trois couronnes. D'autres figures de sainte Elisabeth ont été gravées par R. Sadeler, Nic. Beatrizet (d'après Gir. Mutiano), Abr. Bosse, Gerard Edelinck : ce dernier a décoré du nom de la sainte une figure qui n'est autre que le portrait d'une dame du siècle de Louis XIV. Un tableau de Lucas de Leyde, daté de 1532, et qui a été lithographié par A. Boblet (1839), offre une assez belle figure de sainte Elisabeth vue à mi-corps, enveloppée d'un ample manteau qui l'encapuchonne et tenant à la main sa couronne de reine. Une sculpture du XVIe siècle, qui décore le tombeau de Raymond Lulle et qui a été publiée dans les *Acta Sanctorum* des bollandistes, représente sainte Elisabeth de Hongrie tenant dans le pan de son manteau une couronne de roses. C'est le gracieux *miracle des roses*, ainsi raconté par Montalembert : « La sainte, descendant un jour par un petit chemin très-rude, portait dans les pans de son manteau des vivres pour les distribuer aux pauvres, lorsqu'elle se trouva tout à coup en face de son mari. Etonné de la voir ainsi chargée, il ouvrit malgré elle le manteau qu'elle serrait, tout effrayée, contre sa poitrine, mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges. Voyant le trouble d'Elisabeth, il voulut la rassurer par ses caresses, mais il s'arrêta subitement en voyant apparaître sur sa tête une croix lumineuse. » Cet épisode a été représenté par plusieurs artistes modernes, notamment par F. Overbeck (dessin exposé au Salon de 1838) et par M. Edouard Dubufe (Salon de 1840). Un tableau de Blondel, *Sainte Elisabeth de Hongrie déposant sa couronne au pied de l'image du Christ*, a été exposé au Salon de 1824; le même sujet a été peint par M. Oscar Gué (Salon de 1845). M. A. Monnin a gravé, d'après L. Steinheil, une *Sainte Elisabeth de Hongrie soignant un enfant pauvre* (Salon de 1861). M. Compte-Calix a peint sainte Elisabeth quittant avec ses enfants le château où elle avait régné pendant tant d'années; cette composition a été exposée au Salon de 1844. Citons enfin un groupe de M. Schœnewerk (Salon de 1845) et un tableau de M. J. Duval Le Camus (Salon de 1863) représentant *Sainte Elisabeth distribuant des aumônes.*

Élisabeth de Hongrie (SAINTE), chef-d'œuvre de Murillo, galerie de l'Académie des beaux-arts, à Madrid. La sainte reine, vêtue d'une robe noire et d'une guimpe de religieuse, ayant sur la tête sa couronne d'or et accompagnée de deux de ses femmes, s'occupe à gagner le paradis en soignant des malades, des teigneux, puisqu'il faut appeler les choses par leur nom, réunis dans un vestibule de son palais. « Ce sujet, dit M. Viardot, réunissait merveilleusement les deux manières extrêmes de Murillo : la misère sale, déguenillée et vermineuse de ses petits mendiants; la grandeur simple, noble et sublime des saints. De là naît aussi le charme d'un perpétuel contraste et d'une haute moralité. Ce palais converti en hôpital; d'un côté, ces dames de la cour, belles, fraîches et parées; de l'autre, ces enfants souffreteux et rachitiques, qui se grattent, qui déchirent de l'ongle leurs poitrines sans vêtements et leurs têtes sans cheveux; ce paralytique porté sur des béquilles, ce vieillard qui étale les plaies de ses jambes, cette vieille accroupie dont le profil décharné se dessine si nettement sur un pan de velours noir; là, toutes les grâces brillantes du luxe et de la santé; ici, tout le hideux cortége de la misère et de la maladie; puis, au milieu de ces extrêmes de l'humanité, la charité divine qui les rapproche et les réunit. Une jeune et belle femme, portant sous le voile de nonne la couronne de reine, éponge délicatement la tête impure qu'un enfant couvert de lèpre lui présente au-dessus d'une aiguière d'argent. Ses blanches mains semblent se refuser à l'œuvre que son cœur ordonne, sa bouche frissonne d'horreur en même temps que ses yeux se remplissent de larmes; mais la pitié a vaincu même le dégoût, et la religion triomphe, la religion qui commande l'amour du prochain. Dans ce tableau, l'ordonnance de la scène est magnifique; chaque détail concourt avec bonheur à l'ensemble; chaque personnage, admirable en soi, sert encore à faire valoir les autres. On ne désire rien de plus, rien de moins, rien autrement, et l'on croirait, tant cet ensemble est parfait, que le moindre changement dût en gâter l'harmonie et détruire l'effet général. Les attitudes, nobles ou grotesques, sont également variées et naturelles; les expressions de la pitié ou de la douleur, pleines d'énergie et de vérité; le dessin, d'une hardiesse et d'une pureté qui défient toute censure; la couleur, de cet éclat magique dont seul, en Espagne, Murillo eut le secret. Parmi toutes les œuvres de ce maître, la *Sainte Elisabeth* (*Santa Isabel de Hungria*) est celle que la voix presque unanime de ses admirateurs proclame la plus grande et la plus parfaite. Je crois aussi qu'elle est la meilleure de ses compositions par la hauteur du style, l'arrangement des parties, le sens de l'ensemble; et j'ajouterai qu'elle me paraît la plus *italienne*, la plus propre à être traduite sans désavantage par la gravure. Mais ce magnifique ouvrage a souffert; il est frotté et dégradé en quelques parties. D'ailleurs (pourquoi n'oserais-je le dire?), en me rappelant qu'il est de Murillo, je ne trouve pas que le travail de la main y soit pleinement égal à celui de la pensée. Si Murillo n'a jamais mieux composé, il a mieux peint quelquefois. La *Sainte Elisabeth* n'offre clairement aucune des trois manières, *froide*, *chaude* et *vaporeuse*, qu'il employait suivant les sujets; elle semble un compromis entre les deux premières, et c'est dans les deux secondes que Murillo se montre tout entier, que son pinceau plus libre règne plus souverainement. » L'une des deux suivantes de la reine porte un plateau sur lequel est un petit pot d'onguent, une fiole et du linge. La vieille femme, assise à droite sur une marche, contemple la reine avec admiration. Au fond s'ouvre une galerie dans laquelle on voit la même princesse, debout, présidant à un repas qu'elle a fait servir à ses malades. Ce tableau, qui appartenait autrefois au couvent de la Charité de Séville, fut apporté à Paris par le maréchal Soult, qui en fit don à Napoléon Ier. Louis XVIII le rendit à l'Espagne.

ÉLISABETH ou IZABEL (sainte), reine de Portugal, née en 1271, morte le 4 juillet 1336. Elle était fille de Pierre III, roi d'Aragon et de Constance, petite-fille par sa mère de Mainfroi, roi de Sicile.

Elisabeth, lorsqu'elle perdit son aïeul, qui « l'avait nourrie de son vivant d'une particulière amitié, » suivant l'expression employée par l'historien de notre sainte, n'avait encore que cinq ans; déjà, cependant, dit la légende, « elle commençait à éclater en vertu, en dévotion et en douceur... Elle était fort charitable; elle prenait plaisir à jeûner, à faire l'aumône et à secourir les pauvres en tout ce qu'elle pouvait. Elle était très-chaste et d'une pureté angélique, méprisant les choses périssables. »

En 1281 et à peine âgée de onze ans, elle devint reine par son mariage avec Denys le Libéral, roi de Portugal; loin de s'enorgueillir des faveurs de la fortune, elle devint, au contraire, d'autant plus humble, charitable et pieuse; elle avait coutume de dire que « la piété était d'autant plus nécessaire sur le trône que les passions y sont plus vives et les dangers plus grands. » L'histoire a gardé bien des traits qui prouvent son humilité; c'est ainsi que le vendredi saint elle allait, vêtue de bure, laver de ses mains les pieds des pauvres dans l'église paroissiale de son royaume; un grand nombre d'établissements pieux attestent encore sa charité : à Santarem, elle fit élever l'hospice des Innocents, c'est-à-dire des enfants trouvés; à Coïmbre, elle établit un hôpital pour quinze hommes et quinze femmes infirmes; à Tourneuve, elle ouvrit un refuge aux vierges folles repenties, tandis qu'elle faisait bâtir un couvent (Almoster) pour les vierges sages. Mais nous aurons à revenir tout à l'heure sur « la servante du Christ; » parlons maintenant de l'épouse et de la reine.

Denys, qui a laissé dans l'histoire une mémoire honorée, et qu'on a appelé le Libéral, aima cependant les plaisirs. Il avait des maîtresses, pour lesquelles il délaissait la sainte fille de Pierre III. On raconte qu'Elisabeth, en sa bonté, en sa charité toute chrétienne, non-seulement pardonnait à son volage époux, mais encore que, poussant cette bonté jusqu'à l'abnégation, « elle se faisait apporter les bâtards de son mari, leur donnait des nourrices, des gouverneurs, lesquels elle récompensait libéralement, avec un grand repos et tranquillité de son âme. »

Mais, pour être négligée, Elisabeth n'en exerçait pas moins une grande autorité sur l'esprit de son mari. Cette autorité fut ébranlée plus d'une fois cependant et surtout dans la circonstance que nous allons emprunter à l'abbé Darras, un des historiens de notre héroïne : « Du temps que le roi s'adonnoit à la débauche, sans faire état de sa femme, un flatteur, envieux des faveurs qu'elle faisoit à un autre, lui fit entendre que la reine étoit amoureuse d'un page qui distribuoit ses aumônes, à cause que c'étoit un jeune homme vertueux, honnête et fort fidèle. Le roi, qui avoit l'esprit aliéné, le crut aisément, sans pénétrer l'intention du flatteur, et se résolut de faire mourir ce page. Pour cet effet, il commanda à un chaufournier qu'à tel jour, à telle heure, il lui enverrait un page à son fourneau, pour savoir s'il avoit fait ce qu'il lui avoit commandé, qu'aussitôt il l'y jetât et l'y fît brûler, parce qu'il étoit expédient à son service qu'il en fût ainsi.

« Le roi ne manqua pas d'envoyer ce page de la reine au jour et à l'heure dits. Le page, qui avoit accoutumé par dévotion d'entrer en l'église quand il entendoit sonner l'élévation du saint-sacrement, et de n'en point sortir que la messe ne fût achevée, passa devant la porte d'une église comme on alloit montrer Notre-Seigneur. Il entra donc pour l'adorer, et demeura à genoux durant la messe et encore deux qui se dirent l'une après l'autre.

« Quelque temps après, le roi voulant savoir si ce page avoit été dépêché, envoya ce flatteur vers le chaufournier, pour savoir s'il avoit exécuté le commandement du roi. Le chaufournier, croyant que ce fût l'homme qui lui avoit été recommandé, le prit et le jeta dans son fourneau, où il fut brûlé en un moment. Ainsi le souverain juge prit en main la cause de l'innocent, et paya ce flatteur comme il le méritoit, le faisant tomber en la fosse qu'il avoit préparée à autrui; de plus, voulant nous montrer par cet exemple le grand profit que le corps et l'âme reçoivent à entendre la messe.

« Le page de la reine, après avoir achevé ses dévotions, alla au fourneau faire son message, et on lui dit que c'étoit déjà fait. Il s'en retourna donc porter la nouvelle au roi, lequel demeura tout hors de lui en voyant un effet si contraire à son commandement; néanmoins, après qu'il se fut informé comment la chose s'étoit passée, il reconnut l'innocence de l'un et la faute de l'autre, et comprit quelle estime il devoit faire de la sainteté de la reine. »

Quelques historiens non catholiques ont raconté ce tragique épisode avec une légère variante; c'est la reine elle-même, assurent-ils, et non le jeune page que le roi voulait faire mourir dans un four à chaux. Ces mêmes historiens, loin de faire un mérite à Elisabeth de sa piété ardente, accusent cette princesse d'avoir mis obstacle, par ses idées étroites de dévotion, aux idées plus larges (aujourd'hui nous dirions plus libérales) de son époux. Peut-être ont-ils raison; mais, s'il fallait plaider en faveur d'Elisabeth les circonstances atténuantes, nous répéterions ce que nous disions tout à l'heure : c'est que sa charité était aussi grande que sa piété; nous rappellerions aussi qu'avec ses idées chrétiennes elle a évité de longues guerres, des guerres parricides et fratricides. Nous la voyons sans cesse, durant son règne, apparaître comme un ange de paix au milieu de la discorde. « Elle étoit d'un naturel paisible, dit son panégyriste, prenant plaisir d'accorder ceux qu'elle voyoit en querelle; en quoi Dieu lui avoit donné une grâce particulière, ainsi qu'elle fit paraître en la réconciliation de ses sujets avec le roi, du roi avec le prince son fils, de Ferdinand IV, roi de Castille, son gendre, avec Alphonse de la Cerda, son cousin germain, et aussi avec le roi d'Aragon, Jacques II, frère de la reine... »

Cet amour de la concorde, ce besoin de voir la paix régner autour d'elle lui coûta même la vie, assure-t-on. Depuis la mort de Denys le Libéral, advenue le 7 janvier 1325, Elisabeth vivait retirée à Coïmbre, dans le couvent de Sainte-Claire, et sous l'habit de pénitente du tiers ordre de Saint-François, lorsqu'elle apprit que le roi Alphonse, son fils, était en querelle avec le roi Alphonse de Castille, son petit-fils. Aussitôt elle se mit en route; mais avec une telle diligence, une telle hâte, que, arrivée à Estremoz, où résidait le roi de Portugal, elle fut prise d'une fièvre intense à laquelle elle succomba quelques jours après, le 13 juillet 1336.

Terminons l'histoire légendaire de sainte Elisabeth par le chapitre (absolument exigé dans toute vie de saint) où sont relatés ses miracles. En voici la nomenclature, d'après le Père Ribadeneira : « Pendant sa vie, elle guérit une dévote religieuse, nommée Marguerite, d'un fâcheux mal d'estomac, en faisant sur elle le signe de la croix. Une autre pauvre femme avoit un pied tout pourri; comme elle lui lavoit les pieds le jeudi saint, essuyant et baisant plusieurs fois le lieu de la pourriture, elle la guérit entièrement. Elle en fit autant à un lépreux, à une femme qui tomboit du haut mal et à une fille aveugle dès sa naissance, lesquels recouvrèrent tous la santé par ses prières.

« Une fois, ayant de grandes douleurs d'estomac, les médecins ordonnèrent qu'elle bût un peu de vin, à quoi ne voulant pas consentir, comme on lui portoit de l'eau à boire, cette eau se convertit miraculeusement en vin fort excellent.

« Après son décès, son corps fut porté depuis Estremoz jusqu'à Sainte-Claire, à Coïmbre, aux plus fortes chaleurs du mois de juillet, sans qu'il rendît aucune mauvaise odeur par les chemins, mais une odeur agréable; ce qui fut estimé un miracle, parce qu'il y a sept journées de l'un à l'autre, et ce parfum dura jusqu'à ce qu'elle fût enterrée en son monastère. Le même jour qu'elle fut inhumée, une religieuse de ce monastère, en touchant son cercueil, se trouva guérie d'un mal qui lui mangeoit toutes les lèvres, comme un cancer. »

Elisabeth, reine de Portugal, a été canonisée par Urbain VII. Sa fête est célébrée le 8 juillet.

ÉLISABETH DE PORTUGAL, impératrice d'Allemagne, née à Lisbonne en 1503, morte à Tolède en 1539. Fille aînée d'Emmanuel, roi de Portugal, et de Marie de Castille, elle épousa en 1525, à Séville, Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne. Cet empereur à la figure sombre, à l'âme agitée, au caractère violent, en qui bouillonnaient sans cesse les éléments inquiets de sa race, en qui l'on reconnaissait à la fois Maximilien et Charles le Téméraire, ce lutteur infatigable, ce vainqueur de François Ier, comme son rival et autant que lui, aimait les plaisirs. « Il était fort adonné aux femmes, autant qu'à la table, dit Michelet; grandes dames et petites filles, tout lui était bon. » On connaît aussi l'opuscule de son médecin, l'illustre Vésale, sur la *Goutte de César*.

Charles-Quint, cependant, semble avoir aimé par-dessus toutes les femmes la sienne, Elisabeth de Portugal. Pour elle on voit ce rude soldat et ce sombre maître de l'Allemagne devenir galant, se faire poëte, et poëte à la façon des beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet. Un jour il veut donner à sa chère et belle épouse une devise, et il choisit le groupe des trois Grâces : l'une d'elles porte des roses, elle est le symbole de la beauté d'Elisabeth; l'autre une branche de myrte et représente l'amour qu'il a pour elle; la troisième, enfin, une branche de chêne avec son fruit : il rappelle sa fécondité; puis, autour des ingénieuses figures, la plume qui a signé les traités de Cambrai et de Madrid écrit ces mots : *Hœc habet et superat...*

Tandis que Charles-Quint court après la gloire, après la satisfaction d'une ambition incommensurable, Elisabeth vit à Tolède, sans s'occuper en rien des choses de la politique, sans faste, sans bruit, presque toujours retirée dans son oratoire ou près des nourrices de ses enfants, car la Grâce portant à la main une branche de chêne avec son fruit n'était qu'un symbole trop vrai; ses nombreuses couches la fatiguèrent à un tel point qu'elle ne put survivre à la dernière.

Elisabeth fut inhumée à Grenade. On rapporte que François de Borgia, duc de Candie, chargé d'accompagner son corps jusqu'à cette ville, fut si frappé de voir combien la mort avait changé, défiguré ce visage autrefois éblouissant de beauté, qu'il renonça au monde pour se consacrer tout entier à Dieu.

ÉLISABETH-CHRISTINE DE BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL, impératrice d'Allemagne, née en 1691, morte en 1750. Elle était fille de Louis-Rodolphe de Blankenbourg, et épousa, en 1708, l'archiduc Charles, depuis empereur, après avoir abjuré le protestantisme, sur l'avis favorable des théologiens d'Helmstædt. Elle fut quelque temps régente de la Catalogne, lorsque son époux fut appelé en Allemagne pour y faire valoir ses droits à l'empire (1711). Elisabeth-Christine devint veuve en 1740 et se retira en Hongrie. Elle est la mère de Marie-Thérèse, dont elle soutint les droits, et la grand'mère de la malheureuse Marie-Antoinette, reine de France. Elle fonda, en 1750, l'ordre dit d'*Elisabeth-Thérèse*, pour vingt officiers pris parmi les colonels et les généraux qui avaient le mieux servi l'Autriche depuis trente ans. En 1771, sa fille, Marie-Thérèse, modifia l'ordre et fixa à vingt et un le nombre des chevaliers. Six d'entre eux recevaient 1,000 florins de pension, huit 800 florins, et sept enfin 500 florins. De nos jours, les membres de l'ordre sont nommés par l'empereur sur la proposition du conseil aulique de la guerre, et sans égard au pays, à la religion et à la naissance du candidat. La fête de l'ordre a lieu le 19 novembre, jour de Sainte-Elisabeth. La décoration est une étoile d'or, à huit rayons mi-partie blancs, mi-partie rouges. Le centre est un écusson blanc portant les lettres entrelacées E. C. (Elisabeth-Christine), M. T. (Marie-Thérèse); ces lettres sont surmontées dans l'écusson d'une couronne d'or et entourées de l'inscription : *Maria Theresa parentis gratiam perennem voluit* (Marie-Thérèse a voulu rendre perpétuelle la fondation de sa mère). Cette croix, surmontée d'une couronne impériale en or, se porte à la boutonnière gauche par un ruban de soie noire.

ÉLISABETH ou ISABEAU D'ANGOULÊME, reine d'Angleterre, comtesse de La Marche, morte en 1245. Elle était fille d'Aimar, comte d'Angoulême, et épousa Hugues X, comte de La Marche. Jean sans Terre, roi d'Angleterre, qui assistait aux noces, devint subitement amoureux de la jeune comtesse, l'enleva (1200), répudia sa femme légitime, Havoise de Glocester, et épousa Elisabeth, sans que celle-ci parût bien contrariée de ces violences et de ces injustices. Cependant, la conduite indigne du roi d'Angleterre lui attira la guerre avec le roi de France et lui fit perdre ses plus belles provinces du continent. Elisabeth, femme d'une extrême beauté, mais perdue de mœurs et prête à tout sacrifier à son ambition, devint veuve en 1216 et revint aussitôt à Hugues X, qui eut la faiblesse de la reprendre. Bientôt elle le mit en guerre avec la France, attira sur le continent les troupes anglaises commandées par le roi Henri III et Richard, duc de Cornouailles, les deux fils qu'elle avait eus de Jean sans Terre, et envoya en même temps des émissaires pour empoisonner Louis IX; mais on arrêta et on pendit les émissaires, et les Anglais furent défaits à Taillebourg (1242). Elisabeth et son piteux époux vinrent alors se jeter aux pieds du vainqueur et implorèrent sa clémence. Elisabeth obtint son pardon, mais n'en continua pas moins à intriguer contre la France. Elle mourut dans l'abbaye de Fontevrault, où elle s'était réfugiée en 1243 pour échapper au châtiment qu'on lui réservait.

ÉLISABETH ou ISABELLE DE FRANCE, reine d'Angleterre, née à Paris en 1389, morte à Blois en 1409. Elle était fille de Charles VI, roi de France, et épousa Richard II d'Angleterre en 1396, à l'âge de sept ans. La jeune reine eut beaucoup à souffrir des luttes de son mari avec ses parents. Après la mort tragique de Richard, en 1400, elle revint en France et épousa en secondes noces (1406) Charles, duc d'Angoulême, plus tard duc d'Orléans. Elle mourut en couches.

ÉLISABETH WOODVILLE, reine d'Angleterre, morte en 1488. Elle était fille de Richard Woodville, depuis lord Rivers, épousa John Gray de Graby, qui périt à la seconde bataille de Saint-Albans, et inspira une violente passion au roi Edouard IV. Ce prince l'épousa secrètement (1464), pendant que le comte de Warwick négociait pour lui un mariage avec Bonne de Savoie, belle-sœur de Louis XI; mais le secret de cette union fut bientôt divulgué. Irrité de ce qu'il considérait comme une injure, le puissant vassal se rejeta dans le parti de Lancastre et contraignit Edouard à s'enfuir dans les Pays-Bas (1470), pendant qu'Elisabeth se réfugiait à l'abbaye de Westminster, où elle accoucha d'un prince qui reçut le nom d'Edouard. Edouard IV, ayant reconquis son royaume l'année suivante (1471), fit aussitôt revenir auprès de lui Elisabeth Woodville. Cette princesse, qui avait conservé tout son empire sur le cœur de son mari, en profita pour enrichir sa famille et excita le mécontentement du peuple par son luxe immodéré. Ayant eu à se plaindre du duc de Clarence, frère du roi, elle s'unit avec le duc de Glocester, autre frère d'Edouard, et contribua à faire prononcer l'arrêt de mort du premier. Son époux la laissa veuve en 1483. Elisabeth voulut alors gouverner au nom de son jeune fils Edouard V, de concert avec sa famille et ses créatures; mais les nobles qu'elle avait fait éloigner de la cour se joignirent contre elle au duc de Glocester, et ce prince s'empara de la personne d'Edouard V, en même temps qu'il faisait arrêter les principaux partisans de la reine. Elisabeth dut se réfugier avec son second fils, le duc d'York, et ses cinq filles, à l'abbaye de Westminster, et ce ne fut pas sans peine qu'elle remit à l'archevêque d'York son second fils, car elle était frappée comme d'un pressentiment funeste sur le sort qui l'attendait. A partir de ce moment, en effet, elle ne revit plus ses deux fils, que le duc de Glocester fit déclarer bâtards et mettre à mort en montant sur le trône sous le nom de Richard III. Quelque temps après, le duc de Richmond, ayant résolu de renverser Richard, fit proposer à Elisabeth de se prononcer en sa faveur, moyennant quoi il épouserait sa fille aînée. Informé de ces négociations, Richard III s'efforça de les rompre et s'adressa de son côté à la veuve d'Edouard IV. Il s'attacha vraisemblablement à lui prouver qu'il n'avait pas assassiné ses deux fils, lui promit de lui faire un sort digne d'une reine douairière, d'épouser sa fille aînée dès que sa femme, qui était gravement malade, serait morte, et de marier ses autres filles. Elisabeth, ennuyée de la vie qu'elle menait et convaincue de l'avortement des projets ambitieux du comte de Richmond, eut la faiblesse de se rapprocher de l'astucieux Richard. Mais ce prince fut vaincu en 1485 par le comte de Richmond, qui se fit proclamer roi sous le nom de Henri VII et épousa la fille aînée d'Edouard IV. Le nouveau roi, connaissant les négociations entamées entre Richard et Elisabeth, se montra plein de froideur envers sa belle-mère. Ayant appris qu'elle favorisait l'imposteur Simuel, il la fit arrêter et enfermer dans un couvent (1487), où elle passa le reste de sa vie.

ÉLISABETH D'ANGLETERRE, reine d'Angleterre, née en 1466, morte en 1502. Elle était fille de la précédente et du roi Edouard IV. Fiancée d'abord à Charles VIII, alors dauphin et depuis roi de France, elle épousa, en 1486, Henri, comte de Richmond, devenu roi d'Angleterre. Ce mariage tout politique devait, dans la pensée de ceux qui l'avaient négocié, mettre fin aux dissensions des York et des Lancastre; il ne servit qu'à faire retomber sur la malheureuse reine la haine implacable que Henri portait à la famille d'York. Bien qu'elle fût belle et douée de qualités aimables, elle se vit méprisée de son époux, à qui elle donna cependant quatre enfants, vécut dans une sorte d'isolement et mourut en couches à l'âge de trente-huit ans.

ÉLISABETH D'ANGLETERRE, fille de Henri VIII et d'Anne Boleyn, et l'une des grandes physionomies politiques du XVIe siècle, née à Greenwich en 1533, morte en 1603. On sait que le fantasque et cruel Henri VIII fut marié six fois, qu'il fit décapiter deux de ses femmes et qu'il en répudia deux autres; trois seulement eurent des enfants : Catherine d'Aragon mit au monde Marie; l'infortunée Anne Boleyn donna le jour à Elisabeth, et Jeanne Seymour, en mourant, accoucha d'Edouard. Par son testament, le monarque marqua l'ordre de succession de la manière suivante : Edouard eut le premier rang, Marie le second, Elisabeth le troisième. La minorité d'Edouard fut une occasion pour les grands de se disputer le pouvoir et de donner une plus vaste extension à la réformation de l'Eglise anglaise. Marie Tudor régna cinq ans, et, dans ce court espace de temps, opéra des changements considérables, rétablit le catholicisme en Angleterre, donna sa main à ce fils de Charles-Quint qui devait être Philippe II, et, sous son inspiration, inonda l'Angleterre de sang. Pendant ce temps mûrissait dans la retraite et l'étude le génie de cette femme extraordinaire qui devait jouer un rôle si important dans les événements de cette époque orageuse, placer l'Angleterre au premier rang des nations, comprimer l'ambition espagnole, qui menaçait d'asservir le monde, protéger la liberté de conscience avec le protestantisme et contribuer à sauver les libertés européennes. Nourrie des plus fortes études classiques, elle étonnait les érudits par l'étendue et la variété de ses connaissances. Elle apprit sans doute aussi dans sa retraite cette sévère économie qui devait lui être d'un si grand secours pendant son règne, l'énergie contenue, l'habileté consommée et cette science de la dissimulation dont l'utilité justifie, aux yeux des ambitieux et des politiques, la profonde immoralité. Chose bizarre, au milieu de ses graves préoccupations, elle resta femme et conserva de son sexe le trait le plus caractéristique, l'irritable vanité de sa beauté, passion impérieuse qui figura toujours, comme on le sait, parmi ses premiers motifs de détermination. Elevée dans la religion protestante, elle eut à courir de grands dangers pendant la réaction catholique du règne de Marie, et fut même emprisonnée pendant quelque temps à la Tour de Londres et dans divers châteaux, qui étaient pour elle de véritables prisons, par la surveillance dont elle était l'objet. C'est en 1558 qu'elle fut appelée au trône. Elle avait alors vingt-cinq ans. Le peuple anglais accueillit avec enthousiasme un règne qui, dans son espoir, devait mettre un terme aux exécutions sanglantes et aux persécutions religieuses. Bien résolue à rétablir le protestantisme, elle n'en fit cependant rien paraître d'abord, se laissa sacrer suivant le rite catholique, adressa à la cour de Rome une protestation de son respect pour la liberté de conscience en matière religieuse et ne laissa pressentir aucun parti pris de rompre avec la communion romaine. Malheureusement Paul IV, enhardi sans doute par ces apparences de soumission, lui reprocha imprudemment l'illégitimité de sa naissance et lui enjoignit avec aigreur de soumettre ses droits à la couronne à l'arbitrage du saint-siége. C'était demander beaucoup plus qu'Elisabeth ne voulait et ne pouvait même accorder. Ces prétentions contribuèrent à précipiter la rupture. Bientôt un nouveau Parlement fut assemblé (1559) pour consommer la ruine du catholicisme, pensée secrète de la reine et de ses conseillers. Il déclara la reine chef de l'Eglise, rendit à la couronne les annates et les dîmes, et prépara successivement tous les grands changements qu'on attendait de lui. Les lois religieuses du règne de Marie furent révoquées. Celles qui leur furent substituées et qui avaient, pour la plupart, été formulées par Henri VIII et Edouard VI, constituèrent l'Eglise anglicane sur les bases aristocratiques qui convenaient au génie particulier du pays et au despotisme des Tudors. La hiérarchie de l'Eglise romaine fut donc soigneusement maintenue dans cette réformation anglaise, dont le calvinisme dicta les dogmes fondamentaux. Au reste, cette révolution s'accomplit sans violence et sans effusion de sang. Les catholiques du conseil privé conservèrent même leur dignité. Parmi les ecclésiastiques qui refusèrent de prêter serment au nouvel ordre de choses, quelques-uns seulement furent emprisonnés, encore ce fut pour d'autres motifs. En même temps, Elisabeth repoussait la demande de Philippe II, qui aspirait à sa main, malgré les souvenirs odieux qu'il avait laissés en Angleterre. Ce refus et la révolution qui s'accomplissait firent comprendre à ce prince que l'influence espagnole était à jamais détruite dans ce pays, et il médita sans doute dès ce moment de reconquérir par la force ce qu'il n'avait pu regagner par une feinte amitié. Toutefois, il eut l'imprudence de ne pas déclarer de suite son hostilité. En applaudissant au sentiment qui avait dicté ce refus, le pays désirait le mariage de sa reine comme garantie de stabilité politique. Mais elle sut toujours résister au devoir qu'on voulait lui imposer, soit qu'elle ne voulût point partager l'éclat de son pouvoir, soit pour tout autre motif. Elle écarta avec beaucoup d'habileté les nombreux prétendants qui briguèrent sa main, et repoussa les instances du Parlement en disant qu'elle voulait qu'on écrivît sur son tombeau : *Ici repose Elisabeth, qui vécut et mourut reine et vierge.* Toutefois, elle ne renonça pas à se donner des favoris; le plus célèbre d'entre eux fut Robert Dudley, qu'elle créa comte de Leicester. Après le rétablissement du protestantisme et l'anéantissement de l'influence espagnole, l'affaire la plus importante d'Elisabeth fut celle qu'elle eut à démêler à la fois avec la France, avec l'Ecosse et avec les Guise, qui étendaient leur influence jusque dans ce dernier pays, où la régence appartenait à une de leurs sœurs, Marie de Guise. La fille de celle-ci, Marie Stuart, petite-fille de Henri VII, avait des prétentions plus ou moins fondées à la couronne d'Angleterre. Les Guise, le pape, Philippe II, l'aristocratie catholique d'Angleterre et d'Ecosse favorisaient secrètement ces prétentions. Tout se réunissait donc pour faire de la jeune épouse de François II une ennemie extrêmement dangereuse pour la reine d'Angleterre, dont on pourrait expliquer la haine profonde par toutes ces causes, sans invoquer même cette rivalité de sexe et de beauté qui tint une si grande place dans leur lutte. Elisabeth favorisa de tout son pouvoir les troubles de l'Ecosse et l'établissement de la Réforme dans ce pays, où elle sut conquérir par d'habiles manœuvres une influence presque souveraine. On sait comment elle enveloppa sa rivale dans un réseau d'intrigues et attendit patiemment, pour la frapper, que son imprévoyance et ses passions la lui eussent livrée souillée de crimes et flétrie. Après le meurtre de Darnley et les révolutions qui suivirent, elle voulut bien l'accueillir en Angleterre, et, tout en lui témoignant une compassion hypocrite, exigea qu'elle se justifiât des crimes qu'on lui imputait. Sous ce prétexte, elle la retint captive pendant dix-neuf ans, et enfin, la rendant (peut-être avec raison) responsable des complots catholiques et des intrigues espagnoles qui troublaient son règne, finit par l'envoyer au supplice (1587). Pendant que se succédaient les péripéties de cette tragédie royale, les événements les plus importants s'accomplissaient en Europe, où coulaient des torrents de sang répandu au nom d'une religion de paix et d'amour. Phi-